

LES CHANTS DE LA COMMUNE

(1846-1951)

I. CHANTS DE LA COMMUNE

Peu de chants écrits pendant la Commune sont parvenus jusqu'à nous.

Cependant les parisiens fredonnaient des chansons écrites auparavant et auxquelles la Commune donnait un sens nouveau ; parmi elles le Chant des ouvriers et le Temps des cerises.

LE CHANT DES OUVRIERS

Pierre Dupont (1846)

Nous dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume,
Nous tous qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume,
Nous qui des bras des pieds des mains,
De tout le corps luttons sans cesse, Sans abriter nos lendemains Contre le froid de la vieillesse.

Refrain

Aimons-nous, et quand nous pouvons

Nous unir pour boire à la ronde,

Que le canon se taise ou gronde,

Buvons (ter)

À l'indépendance du monde !

Nos bras sans relâche tendus,

Au flot jaloux, au sol avare,

Ravissent leurs trésors perdus,

Ce qui nourrit et ce qui pare :

Perles, diamants et métaux,

Fruits du côteau, grain de la plaine,

Pauvres moutons, quels bons manteaux,

Il se tisse avec votre laine !

Refrain



Quel fruit tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échine ?
Où vont les flots de nos sueurs ?
Nous ne sommes que des machines.
Nos Babels montent jusqu'au ciel,
La terre nous doit ses merveilles
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.

Refrain

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes tendent leurs mamelles,
Et lui, plus tard, croit déroger
En daignant s'asseoir auprès d'elles ;
De nos jours le droit du seigneur
Pèse sur nous plus despotique :
Nos filles vendent leur honneur
Aux derniers courtauds de boutique.

Refrain

Mal vêtu, logé dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres ;

Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines ;
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes.

Refrain

À chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde ;
Ménageons-le dorénavant,
L'amour est plus fort que la guerre ;
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre.

LE TEMPS DES CERISES

Renard — J.B. Clément (1866)

Cette chanson d'amour fut écrite par un jeune chansonnier montmartrois, grand admirateur de Pierre Dupont, qui devait être élu à la Commune par le 18^{ème} arrondissement. Ses paroles poignantes devaient correspondre au désespoir des rescapés de la semaine sanglante qui avaient vu s'évanouir le « temps des cerises » sous la mitraille de la soldatesque de Versailles.

J.B. Clément devait plus tard dédier sa chanson à une héroïque ambulancière rencontrée sur une barricade, le 28 mai 1871, alors que se préparait à mourir le dernier carré des Communards.

A la vaillante citoyenne Louise, l'ambulancière de la rue Fontaine-au-Roi,

Le dimanche 28 mai 1871.

Quand nous en serons au temps des cerises,

Et gai rossignol et merle moqueur

Seront tous en fête.

Les belles auront la folie en tête

Et les amoureux du soleil autour.

Quand nous en serons au temps des cerises,

Sifflera bien mieux le merle moqueur.

Mais il est bien court le temps des cerises, Où l'on s'en va deux cueillir en rêvant

Des pendants d'oreille,

Cerises d'amour aux robes pareilles

Tombant sous la feuille en gouttes de sang.

Mais il est bien court le temps des cerises,

Pendants de corail qu'on cueille-en rêvant.



Quand vous en serez au temps des cerises,
Si vous avez peur des chagrins d'amour
Évitez les belles.

Moi qui ne crains pas les peines cruelles,
Je ne vivrai pas sans souffrir un jour.

Quand vous en serez au temps des cerises,
Vous aurez aussi des chagrins d'amour.

J'aimerai toujours le temps des cerises :
C'est de ce temps-là que je garde au cœur
Une plaie ouverte,
Et dame Fortune, en m'étant offerte,
Ne saurait jamais calmer ma douleur.
J'aimerai toujours le temps des cerises
Et le souvenir que je garde au cœur.

LA SEMAINE SANGLANTE

J.B. Clément (juin 1871)

Air : « Le chant des paysans », de Pierre Dupont (1849)

Cette chanson a été écrite par J.B. Clément en pleine période de répression alors qu'il se cachait dans Paris. « J'entendais toutes les nuits des coups de fusil, des arrestations, des cris de femmes et d'enfants. C'était la réaction versaillaise qui poursuivait son œuvre d'extermination ».

Sauf des mouchards et des gendarmes,
On ne voit plus par les chemins,
Que des vieillards tristes en larmes,
Des veuves et des orphelins.
Paris suinte la misère,
Les heureux même sont tremblants,
La mode est au conseil de guerre
Et les pavés sont tout sanglants.

Refrain

Oui, mais ...

Ça branle dans le manche,
Les mauvais jours finiront,
Et gare à la revanche

Quand tous les pauvres s'y mettront !



Les journaux de l'ex-préfecture,
Les flibustiers, les gens tarés,
Les parvenus par aventure,
Les complaisants, les décorés,
Gens de bourse et de coin de rues,
Amants de filles aux rebuts,
Grouillent comme un tas-de verrues,
Sur les cadavres des vaincus.

Refrain

On traque, on enchaîne, on fusille
Tout ce qu'on ramasse au hasard :
La mère à côté de sa fille,
L'enfant dans les bras du vieillard.
Les châtiments du drapeau rouge
Sont remplacés par la terreur
De tous les chenapans de bouge,
Valets de rois et d'empereurs.

Refrain

LA CANAILLE

J. Darcier — A. Bouvier (1871)

Dans la vieille cité française
Existe une race de fer
Dont l'âme comme une fournaise
A de son feu bronzé la chair.
Tous ces fils naissent sur la paille
Pour palais ils n'ont qu'un taudis
C'est la canaille, Eh bien j'en suis.

Ce n'est pas le pilier du bagne
C'est l'honnête homme dont la main
Par la plume ou le marteau gagne
En suant son morceau de pain.
C'est le père enfin qui travaille
Des jours et quelquefois des nuits
C'est la canaille, eh bien j'en suis.

C'est l'artiste, c'est le bohême
Qui sans souffler rime rêveur,
Un sonnet à celle qu'il aime
Trompant l'estomac par le cœur
C'est à crédit qu'il fait ripaille
Qu'il loge et qu'il a des habits
C'est la canaille, eh bien j'en suis.

C'est l'homme à la face terreuse
Au corps maigre, a l'œil de hibou
Au bras de fer, à main nerveuse
Qui sort d'on ne sait pas où
Toujours avec esprit vous raille
Se riant de votre mépris
C'est la canaille, eh bien j'en suis.

C'est l'enfant que la destinée
Force à rejeter ses haillons
Quand sonne sa vingtième année
Pour entrer dans nos bataillons
Chair à canon de la bataille,
Toujours il succombe sans cris
C'est la canaille, eh bien j'en suis.
Ils fredonnaient la Marseillaise,
Nos pères les vieux vagabonds
Attaquant en 93
Les bastilles dont les canons
Défendaient la vieille muraille
Que d'étrangleurs ont dit depuis
C'est la canaille, eh bien j'en suis.

Les uns travaillent par la plume,
Le front dégarni de cheveux
Les autres martèlent l'enclume
Et se soûlent pour être heureux,
Car la misère en sa tenaille
Fait saigner leurs flancs amaigris
C'est la canaille, eh bien j'en suis.

Enfin c'est une armée immense
Vêtue en haillons, en sabots
Mais qu'aujourd'hui la vieille France
Les appelle sous ses drapeaux
On les verra dans la mitraille
Ils feront dire aux ennemis :
C'est la canaille, eh bien j'en suis.

L'INTERNATIONALE

P. Degeyter — F. Pottier -- (1871-1888)

Pottier compose l'Internationale en juin 1871 alors qu'il se cache dans une mansarde de Montmartre. Les salves des assassins de Versailles retentissent à ses oreilles pendant qu'il clame sa foi dans l'avenir. Ce n'est qu'en 1888 que l'ouvrier lillois Pierre Degeyter mit en musique le poème de l'Internationale.

VARLIN, membre de la Première Internationale
dirigeant de la Commune de Paris



Refrain

C'est la lutte finale :

Groupons-nous et demain,
L'Internationale

Sera le genre humain.

Debout, les damnés de la terre !

Debout, les forçats de la faim !

La raison tonne en son cratère,

C'est l'éruption de la fin.

Du passé faisons table rase,

Foule esclave, debout ! debout !

Le monde va changer de base :

Nous ne sommes rien, soyons tout !

Il n'est pas de sauveurs suprêmes :
Ni Dieu, ni César, ni tribun,
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes,
Décrétons le salut commun !
Pour que le voleur rende gorge,
Pour tirer l'esprit du cachot,
Soufflons nous-mêmes notre forge,
Battons le fer tant qu'il est chaud !
L'État comprime et la loi triche ;
L'impôt saigne le malheureux ;
Nul devoir ne s'impose au riche ;
Le droit du pauvre est un mot creux.
C'est assez languir en tutelle
L'Égalité veut d'autres lois ;
« Pas de droits sans devoirs, dit-elle,
Égoux, pas de devoirs sans droits ! »

Hideux dans leur apothéose,
Les rois de la mine et du rail
Ont-ils jamais fait autre chose
Que dévaliser le travail :
Dans les coffres-forts de la bande
Ce qu'il a créé s'est fondu.
En décrétant qu'on le lui rende,
Le peuple ne veut que son dû.

Les rois nous soûlaient de fumées,
Paix entre nous, guerre aux tyrans !
Appliquons la grève aux armées,
Crosse en l'air et rompons les rangs !
S'ils s'obstinent, ces cannibales,
À faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

Ouvriers, paysans, nous sommes
Le grand parti des travailleurs ;
La terre n'appartient qu'aux hommes,
L'oisif ira loger ailleurs.
Combien de nos chairs se repaissent !
Mais si les corbeaux, les vautours,
Un de ces matins disparaissent,
Le soleil brillera toujours !

II. CHANSONS EN L'HONNEUR DE LA COMMUNE

LE DRAPEAU ROUGE

Paul Brousse (1877)

Ce chant à la gloire du « noble étendard du prolétaire » fut écrit par le socialiste Paul Brousse alors réfugié en Suisse, sur un air local, « Armons-nous, Enfants de l'Helvétie. ».

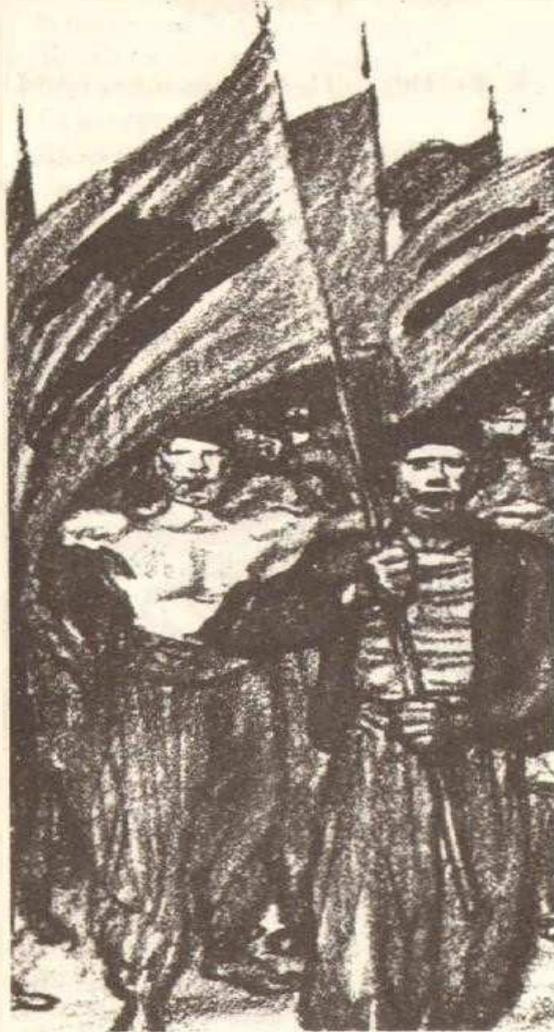
Les révoltés du moyen âge
L'ont arboré sur maints beffrois
Emblème éclatant du courage
Souvent il fit pâlir les rois (bis)

Refrain

Le voilà ! Le voilà ! Regardez !
Il flotte et fièrement il bouge,
Ses longs plis au combat préparés,
Osez, osez le défier !
Notre superbe drapeau rouge !
Rouge du sang de l'ouvrier ! (bis)

Puis planté sur les barricades
Par le peuple de février,
Lui, le signal des fusillades,
Devint drapeau de l'ouvrier ! (bis)

Quand la deuxième République
Condamna ses fils à la faim,
Il fut de la lutte tragique,
Le drapeau rouge de juin ! (bis)



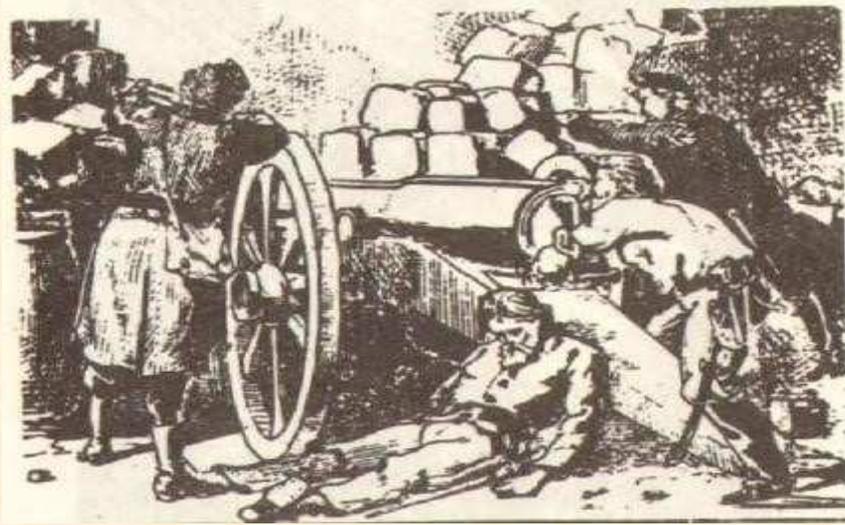
Sous la Commune il flotte encore,
A la tête des bataillons.
L'infâme drapeau tricolore
En fit de glorieux haillons ! (bis)

Noble étendard du prolétaire,
Des opprimés sois l'éclaireur.
À tous les peuples de la terre
Porte la paix et le bonheur. (bis)

L'INSURGE

E. Pottier — H. Ghesquière - (1884)

Amnistié en 1880, Pottier quitte les Etats-Unis d'Amérique et compose après son retour plusieurs poèmes en hommage à Blanqui et aux Communards. Parmi eux, l'Insurgé et Elle n'est pas morte.



Devant toi, misère sauvage,
Devant toi, pesant esclavage
L'insurgé, Se dresse le fusil chargé !
L'insurgé ! ... son vrai nom, c'est l'homme,
Qui n'est plus la bête de somme,
Qui n'obéit qu'à la raison,
Et qui marche avec confiance,
Car le soleil de la science
Se lève rouge à l'horizon.

On peut le voir aux barricades
Descendre avec les camarades,
Riant, blaguant, risquant sa peau.
Et sa prunelle décidée
S'allume aux splendeurs de l'idée,
Aux reflets pourprés du drapeau.

En combattant pour la Commune
Il savait que la terre est une,

Qu'on ne doit pas la diviser,
Que la nature est une source
Et le capital une bourse
Où tous ont le droit de puiser.

Il revendique la machine
Et ne veut plus courber l'échine
Sous la vapeur en action,
Puisque l'exploiteur à main rude
Fait instrument de servitude
Un outil de rédemption.

Contre la classe patronale
Il fait la guerre sociale
Dont on ne verra pas la fin
Tant qu'un seul pourra, sur la sphère,
Devenir riche sans rien faire,
Tant qu'un travailleur aura faim !

A la bourgeoisie écœurante Il ne veut plus payer la rente :
Combien de milliards tous les ans ? C'est sur vous,
c'est sur votre viande Qu'on dépèce un tel dividende, Ouvriers, mineurs, paysans.

Il comprend notre mère aimante,
La planète qui se lamente
Sous le joug individuel ;
Il veut organiser le monde,
Pour que de sa mamelle ronde
Coule un bien-être universel.

Devant toi, misère sauvage,
Devant toi, pesant esclavage,
L'insurgé
Se dresse, le fusil chargé !

ELLE N'EST PAS MORTE

E. Pottier -- Y. Varizot - (mai 1886)

On l'a tuée à coups d'chassepot,
À coups de mitrailleuse,
Et roulée avec son drapeau
Dans la terre argileuse.
Et la tourbe des bourreaux gras
Se croyait la plus forte.
Tout ça n'empêch' pas
Nicolas
Qu'la Commune n'est pas morte !

Comme faucheurs rasant un pré,
Comme on abat des pommes,
Les Versaillais ont massacré
Pour le moins cent mille hommes.
Et ces cent mille assassinats
Voyez c'que ça rapporte.
Tout ça n'empêch' pas, Nicolas,
Que la Commune n'est pas morte !

On a bien fusillé Varlin,
Flourens, Duval, Millière
Ferré, Rigault, Tony-Moilin,
Gavé le cimetière.
On croyait lui couper les bras
Et lui vider l'aorte.
Tout ça n'empêch' pas,
Nicolas,
Qu'la Commune n'est pas morte !

Ils ont fait acte de bandits,
Comptant sur le silence,

Ach've les blessés dans leurs lits,
Dans leurs lits d'ambulance.
Et le sang inondant les draps
Ruisselait sous la porte.
Tout ça n'empêch' pas, Nicolas,
Qu'la Commune n'est pas morte !



Les journalistes policiers,
Marchands de calomnies,
Ont répandu sur nos charniers
Leurs flots d'ignominie.
Les Maxim' Ducamp, les Dumas,
Ont vomi leur eau-forte.
Tout ça n'empêch' pas,
Nicolas,
Quia Commune n'est pas morte !

C'est la hache de Damoclès
Qui plane sur leurs têtes.
À l'enterr'ment de Vallès
Ils en étaient tout bêtes.
Fait est qu'on était fier un tas
À lui servir d'escorte !
C'qui vous prouve en tout cas,

Nicolas,

Qu'la Commune n'est pas morte !

Bref, tout ça prouve aux combattants

Qu'Marianne a la peau brune,

Du chien dans le ventre et qu'il est temps

D'crier : vive la Commune !

Et ça prouve à tous les judas

Qu'si ça marche de la sorte,

-Ils sentiront dans peu,

Nom de Dieu,

Que la Commune n'est pas morte !

LE TOMBEAU DES FUSILLÉS

J. Jouy F. Doria

Comme la plupart des chansons sur la Commune celle-ci a vu le jour après le vote de la loi de 1880 portant amnistie des anciens Communards.

Jules Jouy, poète-chansonnier, connaît la popularité au moment où le « brave général » Boulanger tente son deux-décembre. Face à cet ancien massacreur de 71, il secoue les Communards en leur rappelant le tombeau des fusillés et la figure héroïque de Louise Michel.

Ornant largement la muraille,
Vingt drapeaux rouges assemblés
Cachant les trous de la mitraille
Dont les vaincus furent criblés,
Bien plus belle que la sculpture
Des tombes que bâtit l'orgueil
L'herbe couvre la sépulture
Des morts enterrés sans cercueil.

Ce gazon que le soleil dore,
Quand mai sort des bois réveillés,
Ce mur que l'Histoire décore,
Qui saigne encore,
C'est le tombeau des fusillés.

Loups de la semaine sanglante,
Sachez-le, l'agneau se souvient,
Du peuple, la justice est lente,
Elle est lente, mais elle vient !
Le fils fera comme le père ;
La vengeance vous guette au seuil ;
Craignez de voir sortir de terre
Les morts enterrés sans cercueil !

Tremblez ! Les lions qu'on courrouce
Mordent, quand ils sont réveillés !
Fleur rouge éclore dans la mousse
L'avenir pousse
Sur le tombeau des fusillés !

LOUISE MICHEL

J. Jouy — Wicht



Louise, c'est l'impersonnelle
Image du renoncement.
Le moi n'existe plus en elle
Son être est tout au dévouement.
Pour ce cœur vaste et secourable,
Ivre de solidarité,
Le seul air qui soit respirable,
C'est l'amour de l'humanité.
On la condamne, elle défie
Son juge féroce et pourri.
Qu'importe à qui se sacrifie
Le poteau noir de Satory !
À ses bourreaux près de la tombe,
Elle parle fraternité.
Que lui fait la mort ? Elle tombe

Pour l'amour de l'humanité.

On l'emprisonne

comme au bagne,

Elle refuse la douceur.

La proxénète est sa compagne

La prostituée est sa sœur,

De la voleuse elle est complice,

Aux froides sœurs de charité

Elle parle de la justice

Pour l'amour de l'humanité.



CHANT DES BARRICADES

J. Kosma — H. Bassis - (1951)

À l'occasion du 80 ème anniversaire de la Commune le compositeur Joseph Kosma et le poète Henri Bassis composèrent une fresque en sept tableaux, « A l'assaut du ciel », relatant l'épopée des Communards. Nous en détachons un chant de lutte particulièrement réussi.

Guerre à un contre dix un homme en vaut dix autres
Pavés intelligents ce sol dur est le notre
À chaque pierre en feu il surgit un héros
Mourir mais pas avant que meurent les bourreaux
Mieux vaut vivre debout et vaincre pour toujours
On gagne l'avenir à haïr par amour
Source claire et soleil sont moissons de labours
Sang qu'on verse pour tous est semence de jour
Source claire et soleil sont moissons de labours
Sang qu'on verse pour tous est semence de jour.
Vous pouvez nous clouer aux murs des cimetières
Vous ne tuerez jamais la classe tout entière
En vain vous vous vantiez de nous exterminer
Déjà vous fléchissez vous êtes condamnés
Notre classe est un champ labouré de sillons
Nous mûrissons toujours et nous multiplions
Demain c'est l'océan de nos mains rassemblées
Le triomphe à jamais de la forge et des blés
Demain c'est l'océan de nos mains rassemblées
Le triomphe à jamais de la forge et des blés.

III. CHANSONS CONTRE REVOLUTIONNAIRES

La bourgeoisie a tremblé. Sa peur a donné lieu à une répression atroce et à quelques mauvaises chansons. Nous les publions comme documents : sous la verve un peu nerveuse des paroles, transparait la sueur épaisse du bourgeois qui a eu très chaud.

LES GARDES À TRENTE SOUS

Eugène Grange

QUELS sont, en blouse bleue ou brune,

Ces héros, presque toujours soûls ?

C'est la garde de la Commune,

Les fédérés à trente sous.

Sans peur et sans lésinerie

Ils veulent sauver la patrie,

Refrain.

Cependant, veillons !

Et sous des haillons,

En voyant passer ces braves bataillons,

Serrons l'argenterie.

À leurs mines patibulaires

Que surmonte un affreux képi,

On pourrait croire qu'aux galères

Pendant vingt ans, ils ont croupi.

Mais non, ces truands qu'on décrie

Sont les soutiens de la patrie. (Refrain.)

Si parfois, dans quelque boutique

Ils font des perquisitions,

Si même leur troupe y pratique

De légères soustractions,

Amis, c'est par idolâtrie,

Pour le salut de la Patrie. (Refrain.)

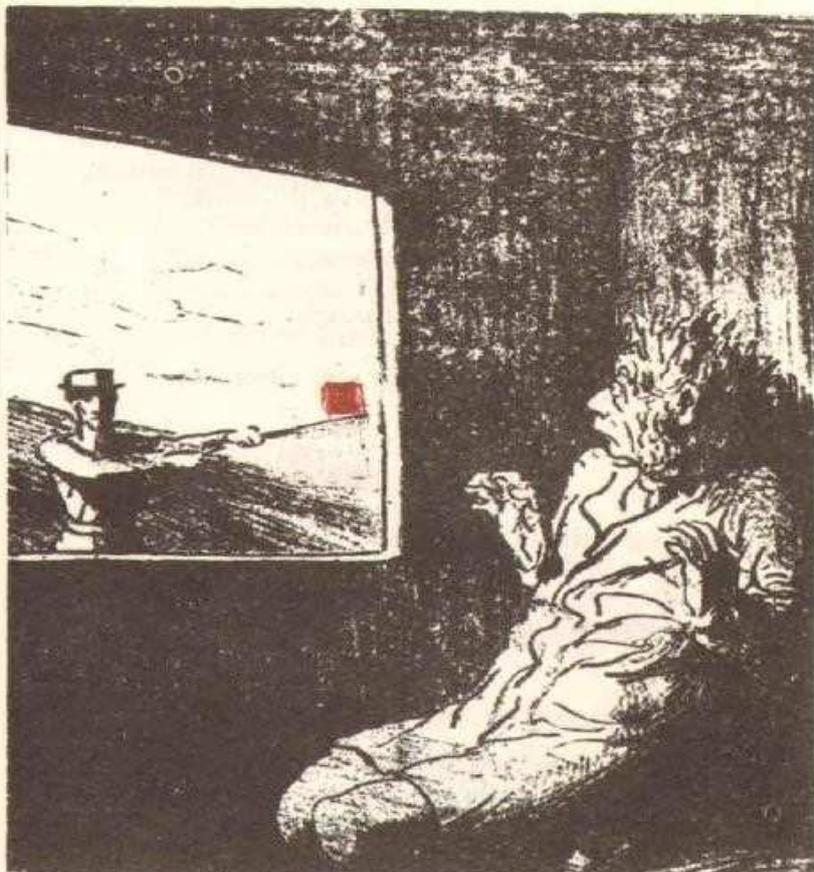
Honneur aux citoyens stoïques

Qui défendent la liberté,

Aux remparts, ils sont héroïques...
À ce que dit le comité.
Sans crainte et sans forfanterie,
Ils combattent pour la patrie. (Refrain.)

Du bataillon de la Moselle,
Ils se disent les successeurs,
Et c'est par un excès de zèle
Qu'ils détroussent les bonnes sœurs.
S'ils pillent chaque confrérie,
C'est pour le bien de la patrie. (Refrain.)

Voyez ! à peine ils se soutiennent !
On ne sait s'ils sont accablés
Par les canons qu'ils entretiennent
Ou par ceux qu'ils ont avalés.



Grande et véridique complainte des membres de la commune de paris

L.G. (1871)

FREMISSEZ peuples d'Europe,
D'Afrique et d'Asie aussi,
C'que j'vais vous narrer ici
N'est pas un cont'interlope,
C'est l'histoire des bandits
De la Commune de Paris.

Plébéiens de bas étage
Avides de gouverner,
Ils parvinrent à tromper
Le peuple par leur chantage,
Pour réussir, ces Cain
Prirent le nom de Républicains.

On veut tuer la République !
Disaient-ils dans leurs écrits.
En avant, enfants d'Paris,
Pour conserver votre relique.
Les traites savaient parfaitement
Qu'ils mentaient effrontément.

Ces êtres indignes du bagne,
Ces hommes à jamais maudits,
Rendirent d'affreux édits
Dont rit fort l'empereur d'Allemagne.
Quand la colonne tomba (1),
Le canon prussien tonna.

Pour assouvir leur vengeance,
Ils rasèrent la maison
De l'homme' d'État dont le nom
Est acclamé par la France,
Après avoir tout pillé,
Tout volé, tout gaspillé (2).

Devenus soudainement riches,
En s'emparant du trésor,
Les scélérats, de notre or,
Comm' de just', n'étaient point chiches.
L'décret sur le Mont-d'-Piété
Prouv' leur prodigalité.

(1) *La colonne Vendôme.*

(2) *L'hôtel de Thiers, place Saint-Georges*